

Jean-Pierre Lebrun

*Destins
de la fonction paternelle'*

La question que je vais essayer d'articuler avec vous est de nous demander en quoi l'enseignement de Lacan peut servir à nous repérer dans ce qui se passe aujourd'hui dans notre société. J'en fais en tout cas mon hypothèse de départ, et je vais vous soumettre certaines articulations pour que nous puissions ensuite en parler plus avant.

Je pourrais partir, puisque vous avez travaillé sur « parricide et inceste », de cette formule de Lacan qui m'a toujours paru forte : « Il n'y a pas de rapport sexuel sauf incestueux ou meurtrier ». Je partirai de là selon deux axes : d'une part, essayer de pointer certains éléments de l'enseignement de Lacan dont je vais vous donner ma lecture, et d'autre part, à partir de ces éléments, j'essaierai de les faire fonctionner dans le social d'aujourd'hui afin de voir ce qu'ils nous permettent d'appréhender.

« Il n'y a pas de rapport sexuel sauf incestueux ou meurtrier », je ne vais pas vous faire le commentaire exhaustif de cette fameuse formule. On peut dire très simplement : il n'y a pas de rapport sexuel puisque qu'entre homme et femme il y a toujours quelque chose qui s'interpose, qui vient faire que ça ne se rencontre pas, au sens d'une réussite pleine de la rencontre. Il y a toujours comme un reste, comme dans la division entre 100 et 3, vous vous trouvez toujours avec un petit bout qui n'arrive pas à se mettre en place. Il n'y a pas de rapport sexuel puisque le langage vient faire mur entre un homme et une femme. S'il n'y avait pas le langage, on peut supposer qu'il y aurait du rapport sexuel. En quoi dès lors, l'inceste et le meurtre feraient rapport sexuel ?

Ce qui voudrait donc dire qu'ils ne seraient pas langage.

Je pense que vous pouvez soutenir un tel propos très facilement en percevant que l'introduction de la discontinuité des mots suppose qu'il y ait eu un recul par rapport à la continuité qu'on suppose être celle du réel. Vous pouvez remarquer que si le langage définit l'être humain, si c'est cette compétence-là qui le détermine... Vous connaissez la position que Lacan prend à l'égard du langage : ce n'est pas seulement une compétence sur quoi nous mettons la main, bien au contraire. Si le monde des mots suppose ce recul par rapport au monde des choses, on pourrait dire qu'il faut pour qu'il y ait des mots, qu'on se soit sorti des choses et qu'on consente à ne pas y retourner. Justement, ne pas s'en sortir du monde des choses, ça serait bien l'inceste et y retourner, ça serait bien le meurtre.²

Il faut quitter la version anecdotique de l'inceste pour repérer que le langage lui-même est la mise en acte de l'interdit de l'inceste. A partir du moment où vous parlez, cela suppose que vous renonciez à coller aux choses. Si vous maintenez ce collage, vous maintiendriez quelque chose qui serait de l'ordre de l'incestueux. Et inversement, si vous vouliez retourner ou que vous ne vous contentiez pas d'agresser, de violenter l'autre, mais que vous vouliez vraiment sa peau, que vous vouliez, au travers des mots, parvenir à l'atteindre, lui, dans le réel, vous glissez du côté de ce qui est le meurtre. Ceci pour remarquer qu'inceste et meurtre ne sont pas au même endroit de la structure du rapport sexuel puisque que l'inceste est au début de la chaîne ; il ne laisse pas se mettre en place le langage tandis que le meurtre est à la fin de la chaîne et il écrase la dimension du langage.

Du coup, ça permet de percevoir ce qui est aujourd'hui presque devenu une idéologie, l'idéologie de l'urgence. L'urgence, ça peut très bien s'entendre comme une manière de court-circuiter le recul qu'implique le langage et que donc l'urgence court toujours le risque de l'inceste. Je fais un court-circuit très rapide en même temps que je le dénonce pour vous faire entendre que cette dimension de l'inceste doit être utilisée de manière bien plus large que le seul événement auquel nous pensons éventuellement. Et de la même

¹ Texte revu par l'auteur, mais il a été laissé à cette intervention son caractère oral

² Ceci a été longuement explicité dans mon livre, *De la maladie médicale*, Louvain-la-Neuve, Éditions De Boeck, 1993. (Particulièrement dans le chapitre 3, Le poids oublié du langage.)

façon, la question du meurtre se pose à chaque fois que je veux faire coïncider les mots et les choses. Un exemple de cela : la psychiatrie aujourd'hui ; ce qu'elle espère et qu'elle pense parfois être en train de réaliser, c'est à partir de la biologie, de rendre compte entièrement d'un comportement, ou de ce que quelqu'un dit. Si tel était le cas, notons que ce serait en fin de compte meurtrier parce que, à partir du moment où vous faites en sorte que collent les mots et les choses, vous êtes dans le meurtre.

Ce sont donc deux concepts qui sont bien plus structureaux que leur seule utilisation anecdotique habituelle. Ça nous permettra de voir en quoi ils s'articulent extrêmement bien avec ce qui est en train de se passer aujourd'hui.

Deuxième point de l'enseignement de Lacan sur lequel j'aimerais faire quelques indications, c'est que de Freud à Lacan, un très grand saut s'est opéré sur la lecture que l'on peut faire de l'Oedipe. La lecture que faisait Freud de l'Oedipe, c'était finalement le désir pour la mère – ça n'est pas le destin de la fille, mais il commence aussi par là ; l'enfant a un désir pour la mère et donc aussi un désir d'en finir avec cet empêcheur de posséder la mère qu'est le père. Chez Lacan, ceci devient le désir de la mère non seulement au sens du désir pour elle mais au sens du désir qui vient d'elle : on passe d'un génitif objectif à un génitif subjectif. Du coup, ce n'est plus le personnage d'Oedipe qui est le paradigme mais c'est plutôt celui d'Hamlet puisque la différence entre les deux, c'est que si le premier tue son père et couche avec sa mère, il n'en sait rien, et ce n'est qu'après que ça lui fait des problèmes ; tandis que le second, lui, d'emblée, sait de quoi il retourne, et c'est avant l'acte que lui viennent toutes les questions. Ceci aussi distingue notre monde d'aujourd'hui où nous savons et où nous devons, avec ce savoir, tenir une certaine place, alors que auparavant, avant la période dite moderne, nous étions sans savoir. Nous sommes de ce fait beaucoup plus hamletéen qu'oedipien. Ce qui veut dire que ce à quoi nous sommes confrontés, c'est surtout à la difficulté de soutenir notre désir ; au sens d'ailleurs où c'est la difficulté majeure d'Hamlet qui ne parvient pas à soutenir son désir face à celui de sa mère Gertrude ; rappelez-vous la fameuse scène de la chambre à coucher : il va essayer de lui dire ses quatre vérités, et après les lui avoir dites, il renonce à son désir, il laisse tomber parce qu'il reste englué dans le désir de la mère, parce qu'il ne parvient pas à soutenir son désir propre mais en revanche, reste absorbé, collé au désir de Gertrude.

L'inceste est non pas tant dans son voeu de posséder sa mère que dans son impossibilité à ne plus être possédé par elle, dans son impossibilité de s'en décoller.

Vous voyez que du coup l'intervention paternelle n'a pas tout à fait le même statut. On pourrait dire que chez Freud, père et mère sont deux personnages symétriquement positionnés, l'un étant presque le miroir inversé de l'autre, les rapports avec l'un étant l'envers des rapports avec l'autre. Chez Lacan, le premier autre auquel le sujet est confronté, c'est la mère et, par le biais de la mise en place de la métaphore paternelle dans l'inconscient, place sera faite au personnage tiers – comme à une cour d'appel. C'est un autre « autre » sur qui le sujet va pouvoir compter pour ne pas rester englué dans le désir de ce premier autre qu'est la mère. Autrement dit, père et mère sont dissymétriquement positionnés : d'abord une confrontation à la mère, et puis à partir de ce premier lieu, un appel au tiers, à ce personnage qui n'est pas dans la même position, qui est dans une position analogue à celle d'une cour d'appel. J'aime bien cette expression « cour d'appel » parce qu'elle fait justement aussi entendre qu'après la cour d'appel, il y a peut-être encore la cour de cassation mais celle-ci ne rejuge plus le contenu ; elle vérifie seulement la validité des procédures, autrement dit-il y a premièrement le jugement, ensuite une possibilité d'appel, mais après l'appel, seule un défaut de procédure viendra modifier le jugement ; ainsi, même si le magistrat qui jugeait s'est avéré peu subtil, pour autant que la procédure ait été respectée, le jugement sera néanmoins définitif. Autrement dit, même si cette possibilité d'appel existe et qu'elle permet de ne pas rester englué dans un premier jugement, il va falloir se référer à un tiers incarné, et il faudra s'en remettre à cet être en chair et en os, fut-il manquant, fut-il inadéquat : et si l'appel permet de sortir de la première relation, il va bien falloir consentir à rencontrer un point de butée par rapport auquel il n'y aura plus de recours.

Il s'agit donc avec Lacan de passer d'un Oedipe considéré comme un trajet où l'enfant se positionne par rapport à des parents symétriquement positionnés à un Oedipe qui, fondamentalement, introduit à la dissymétrie. A partir de là on peut très bien penser que le plus important pour l'enfant, c'est de se confronter à cette dissymétrie et donc de savoir faire face à quelque chose qui n'est pas tant « l'entente des parents » que bien plutôt le non-rapport sexuel des parents, ce qui, paradoxalement, est la seule garantie pour

que l'enfant puisse trouver sa place de sujet. C'est dans le fait que ça ne colle pas entre père et mère, qu'il peut trouver le meilleur appui pour son « à venir ». C'est là qu'il peut advenir comme sujet.

Troisième trait : à partir de l'importance qu'il a accordée au langage et à la dimension du symbolique, Lacan introduit le registre du symbolique et la fonction paternelle va dès lors se déplier selon une triplicité de registres. Il n'y a aucun intérêt à confondre le père réel avec l'intervention de celui qui fait fonction de père dans le registre du réel. Le père dans le réel, peu importe qui il est, géniteur ou pas, c'est celui qui fait « office de », qui va intervenir dans le champ du réel et il n'est donc pas à confondre avec le père réel.

Que sont ces trois registres dans lesquels intervient la fonction paternelle et dans chacun d'eux, qui est en position d'agent ? Je fais un schéma assez simple : l'agent du père symbolique, c'est la mère, celui du père réel, c'est l'homme de la mère, et celui du père imaginaire, c'est l'enfant, c'est le sujet lui-même. Je trouve que ceci va très bien de pair avec castration primaire, castration secondaire et validation – pour reprendre le terme de Jean-Jacques Rassial.

Comment ? Ce premier autre que le sujet rencontre, il est important qu'il ne se réfère pas qu'à lui-même, qu'à elle-même en l'occurrence. La mère va donc renvoyer à quelqu'un d'autre ; à quelqu'un d'autre qu'elle ne doit pas pour autant nécessairement avoir en chair et en os devant elle. Ce n'est pas parce que l'enfant a un père absent..., la photo suffit pour qu'on se réfère au père. Ainsi, du moment qu'il y a du tiers désigné ailleurs, va se mettre en place ce qu'on pourrait appeler le père symbolique. Néanmoins cela incombe bien à ce premier autre, à la mère. Et du coup, sera reconnue l'indisponibilité du monde des choses ; ce sera l'amorce de la mise en place au niveau inconscient de la métaphore paternelle, qu'il faut - rappelons-le - situer dans l'inconscient du sujet et qui organise sa réalité psychique. Pour que soit reconnu que nous sommes « pas tout » dans les choses, il faut et il suffit que la mère reconnaisse qu'il y a de l'autre qu'elle à quoi elle se réfère. Cela suffit pour mettre en place du père symbolique. Mais il faudra quand même bien qu'à un moment donné, un autre que ce premier autre intervienne dans le réel pour préciser peu ou prou qu'effectivement elle n'a pas l'à-venir de l'enfant entre ses seules mains. Qu'effectivement l'altérité fonctionne. Nous sommes ici face à la limite de la fonction paternelle de la mère, puisque la fonction paternelle de la mère peut être opérante mais celle-ci

ne peut néanmoins pas être le réel du tiers auquel elle se réfère. Elle ne peut pas jouer tous les rôles à la fois. C'est à cet endroit que doit intervenir un père réel, à entendre comme l'intervention dans le réel, de celui qui fait office de père. Du coup, ce sera la mise en place de ce qu'on appelle la castration secondaire. Il faudra encore que le sujet, consente à abandonner ce recours à un tiers incarné pour se soutenir dans son rapport à l'autre, autrement dit, qu'il consente à assumer de par lui-même cette organisation. Ceci exigera qu'il la valide, qu'il accepte que c'est avec de telles modalités qu'il s'agit de fonctionner ? C'est-à-dire plus du côté du « tout » (ou du rien) : il n'est pas tout pour la mère, elle n'est pas tout pour lui. Mais plutôt du côté du « pas tout », en assumant la part d'incertitude irréductible du fait de l'intervention du tiers.

Pourquoi dis-je que le père imaginaire, c'est l'enfant qui en est l'agent ? Parce que c'est ce dernier, qui, devant la discordance entre la puissance exorbitante de l'opération du père symbolique et la précarité de l'intervention du père réel, vient faire un pont en mettant le père imaginaire ; et ce n'est ensuite, qu'en le réduisant petit à petit, à une peau de chagrin que l'enfant va effectivement pouvoir prendre sur lui de s'engager dans le monde sans un tel appui illusoire.

C'est la lecture que l'on peut faire de la formule lacanienne « se passer du père à condition de s'en servir », puisque, à ce moment-là, l'enfant se passe du père, c'est-à-dire qu'il n'a plus besoin de compter sur un autre pour venir faire tiers dans son rapport à la mère. Mais en même temps, il s'en sert puisqu'il se sert du processus même qui lui a permis la mise en place de sa réalité psychique, donc la subjectivation.

Nous devons à Lacan d'avoir articulé que la mise en place de la fonction paternelle équivaut à la première symbolisation, première au sens de commencement et aussi au sens structural, car c'est en même temps la mise en place du langage a minima : la fonction paternelle met en place le langage. C'est grâce à cette petite mécanique-là – père, mère, enfant, phallus –, qu'un sujet pour autant qu'il ait introjecté cette petite logique, s'avérera capable de soutenir son désir dans l'existence.

Il est intéressant de remarquer que si le père dit « pas-tout - et pas seulement pas-touche ! - dans les choses, il intervient du côté de la métaphorisation. Il est celui qui dit à la mère aussi bien qu'à l'enfant: pas tout dans les choses. Mais à son propos, de lui qui est en position de cour d'appel, on pourrait penser que, pour autant, il est

en position de « tout dans les mots ». D'ailleurs certains attendent que l'intervention paternelle ait cette puissance ! C'est l'attente de l'enfant pour le père imaginaire : qu'il me sorte une fois pour toutes du monde des choses, et qu'il règle la question, qu'il m'épargne définitivement la douleur d'exister ! Mais paradoxalement, quelqu'un va venir rappeler que s'il a été heureux que le père intervienne auprès de la mère pour dire « pas tout dans les choses ! », il faut savoir que, pour autant, on est aussi « pas tout dans les mots ». Celle qui vient rappeler cela, c'est la mère comme femme. Et vous voyez comment la boucle est ainsi organisée. Avec ce dispositif minimal, un papa et une maman, la réalité psychique peut se mettre en place. Et c'est cette opération qu'un sujet doit effectuer - avec tous les avatars qui peuvent survenir du fait que ce n'est pas possible pour lui de l'assumer comme tel, soit qu'il la refuse, soit qu'il s'est plutôt confronté à une conflictualité interminable comme c'est le cas de l'obsessionnel, par exemple - pour pouvoir se passer du père, c'est-à-dire de ne plus avoir besoin de quelqu'un qui vienne lui dire ce qu'il a à faire mais qu'en même temps, il puisse s'en servir du père, c'est-à-dire qu'il continue à faire fonctionner cette mécanique qui lui permette de se décoller aussi bien de la jouissance des choses que du fait d'être tout dans les mots.

Ceci nous fait quand même entendre – et c'est grâce à l'enseignement de Lacan qu'on peut le faire – qu'il ne faut pas confondre père et tiers. Dans le séminaire *D'un autre à l'Autre*, Lacan rappelle que *la barrière à la jouissance est métaphorisée dans l'interdit de la mère, mais que ce n'est là, après tout, nous dit-il que contingence historique*. Ce n'est là que la modalité historique par laquelle nous avons pu mettre en place la perte de l'immersion dans les choses. Car si la structure de l'appareil psychique s'imaginarise dans des mythes, dans une histoire, dans des représentations, il n'est pas sûr que notre modalité historique soit la seule qui soit capable de donner forme à la structure. Donc la question se pose à nous : est-ce qu'il faut vraiment du père ? est-ce qu'on ne pourrait pas s'en passer dans cette affaire ? est-ce qu'il faut vraiment du tiers ? J'ai envie de répondre tout de suite : peut-être qu'il ne faut pas nécessairement du père mais par contre ce qui est certain, c'est qu'il faut du tiers. Entendons-nous bien sur ce qu'il nous faut entendre par père. Est-ce qu'il faut que ce soit le personnage du père qui soit à cet endroit ? C'est une question mais en tout cas ce qui est certain, c'est qu'il y a la nécessité du tiers.

C'est donc bien l'apport de Lacan d'avoir montré l'importance capitale de la fonction paternelle, en lien avec la dimension du symbolique ; mais il est tout aussi important de repérer comment il va progressivement dans son travail, réduire la fonction paternelle au minimum pour que seul le tiers fonctionne ! Cela devrait nous intéresser beaucoup d'identifier quel est le minimum nécessaire pour que du tiers fonctionne et comment consentir, accepter, supporter que le personnage paternel soit ainsi évidé de sa consistance, puisqu'en fait, dans le social, c'est ce qui est en train de se passer. Comment allons-nous arriver à nous passer du père sans pour autant éluder le tiers ? Voilà bien toute la question.

C'est bien cette question sur laquelle Lacan a travaillé lorsqu'il a fini par aboutir à ces fameuses formules de la sexuation. Lacan, avec ces formules, fait quelque chose d'assez stupéfiant : il reprend le carré logique d'Aristote, soit les divers rapports possibles entre les énoncés, - tout homme est mortel, quelque homme est mortel...- Vous avez des énoncés qui peuvent être entre eux contradictoires, contraires, subordonnés. Et Lacan va montrer que dans toutes ces relations entre énoncés, la dimension de l'énonciation est évacuée. Que donc la logique, pendant des siècles a soi-disant articulé tous les rapports possibles entre des énoncés mais en faisant l'impasse sur la dimension de l'énonciation. Par un subterfuge - que je ne développerai pas ici - Lacan montre que les formules d'Aristote se trouvent du seul côté gauche du tableau de la sexuation, et il invente l'écriture de la partie droite pour élaborer une logique qui prenne aussi en compte l'énonciation.

A gauche, ce qu'il veut dire c'est qu'il existe un x qui dit non à la fonction phallique, qui dit non à la castration et du coup $\forall x \Phi x$, tous sont soumis à la castration. Ça, c'est du côté des hommes. Ce qu'il veut dire par là, c'est que les hommes s'organisent autour du fait qu'il y en a un qui échappe à la castration et que du coup, tous sont pris dans la castration. Nous sommes dans une position logique où c'est sur l'exception que se fonde la règle. Les logiciens, aujourd'hui, l'ont démontré : la règle se fonde toujours sur l'exception. Autrement dit, vous ne pouvez pas dire que les mammifères, ce sont tous les animaux qui ont des mamelles, mais vous devez, pour rendre compte de la classe des mammifères, identifier au moins un animal qui n'a pas de mamelles pour ensuite construire votre classe à ses dépens. On fait toujours une classe, un groupe sur le dos d'un autre ou sur le dos d'un trait différen-

tiel. Il faut toujours une place différente pour qu'il y ait un groupe qui se constitue. Vous pouvez très bien y mettre le « père de la horde », c'est-à-dire celui pour lequel il n'y a pas la castration.

Mais précisément, le travail de Lacan va être d'éviter progressivement cette place du père d'exception. Ce père de la horde, père d'avant la Loi, il va le réduire à ce qui n'est plus qu'une place logique. Il faut toujours « au moins un » qui n'est pas à la même place que les autres dans un groupe qui s'organise côté masculin. Pour qu'il y ait les rouges, il faut « au-moins-un » qui n'est pas rouge. Il faut que cette place soit articulée, faute de quoi vous n'arriverez pas à faire groupe.

Du côté des femmes, le paradoxe, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'est pas soumise à la castration. Donc le groupe des femmes ne s'organise pas symétriquement au groupe des hommes. Les hommes fonctionnent avec un « au-moins-un » en opposition à tous les autres ; les femmes, pour être correct, on aurait dû enlever l'encadrement du tableau parce que Lacan nous montre qu'en fait, elles ne font pas groupe. Donc, vous n'avez pas les femmes : vous avez une femme, et une femme, et une femme... Mais vous n'avez pas La femme. Vous n'arrivez pas à trouver un trait qui identifie la femme, parce qu'il n'y en a pas au-moins-une. Il n'y a pas de leur côté, d'x qui dise non à la fonction phallique et du coup il n'y a pas de toutes, et c'est pas-tout qui est soumis à la fonction phallique. A partir de là, Lacan avancera : « Pas-toute femme est soumise à la fonction phallique ». Autrement dit encore : une femme n'est pas-toute dans le langage.

Le travail que je vous évoquais plus haut – à savoir, comment allons-nous passer d'un père consistant, bien en place à un tiers dont l'incarnation est réduite à sa plus juste nécessité – va donc de pair avec le travail de Lacan d'éviter la question du père de la horde primitive tel qu'il était conçu chez Freud au profit de ce qui ne sera plus qu'un trait, qu'une place logique. La position de Freud, c'est de dire que c'est le père qui sépare l'enfant de la mère, etc. Il cherchait une cour d'appel absolue. Et il n'a jamais trouvé que le mythe de *Totem et tabou*, c'est-à-dire inventer un père hors la loi. Le mythe freudien donne dès lors consistance à quelqu'un qui serait hors toute loi, avant toute loi. Tandis que Lacan va réduire cette consistance et montrer que ce n'est plus qu'une place qui est à sauvegarder. Et cette place, c'est la place de l'au-moins-un et je pense que l'on peut très bien dire que c'est évidemment la

place du père. La place du père entendu du côté de Lacan, c'est-à-dire non pas du côté de quelqu'un à qui il faut donner une consistance exceptionnelle mais du côté d'une position d'exception à partir de laquelle une dialectique peut se mettre en place entre l'au-moins-un et les autres ; et si vous vous référez à ce qu'est la démocratie, vous verrez que ce n'est rien d'autre que de dire qu'il n'y a pas là de consistance à donner à celui qui est en position de pouvoir, d'au-moins-un. Le chef est là parce qu'il y a une place à occuper, mais il n'est pas là parce qu'en soit, il a de quoi justifier qu'il est tenu d'être là d'emblée. On va au contraire, afficher que dans la démocratie, il y a une dialectique entre celui qui occupe la place du pouvoir et les autres et on ne va plus se contenter de dire celui c'est, par exemple, le roi qui peut se trouver à cette place.

Ainsi donc, nous pouvons ramasser ici notre propos en avançant que le travail vraiment important de Lacan, c'est d'éviter la consistance imaginaire liée à la place de l'autorité pour en faire purement et simplement la nécessité logique que soit reconnue une place différente.

Comment avec ces quelques repères que je viens de vous donner, pourrions-nous comprendre ce qui se passe dans le social aujourd'hui et est-ce que cela nous donne des pistes pour mieux l'appréhender ?

Qu'est-ce nous pouvons constater aujourd'hui ? Il y a une chose très claire, indiscutable à mon humble avis, même si elle est encore discutée par d'aucuns, c'est que la fonction du père décline. Nous assistons au déclin de la fonction paternelle. Une des façons de l'identifier clairement c'est la disparition dans la juridiction elle-même, de l'autorité paternelle. Depuis la Révolution, dans le code juridique qui est le vôtre, vous avez une progressive remise en question de l'autorité paternelle qui va jusqu'à sa pure et simple disparition dans les années 70 et son remplacement par l'autorité dite désormais *parentale*. Ce n'est pas anodin de dire que ce n'est plus l'autorité paternelle qui compte, mais que c'est l'autorité parentale ; en effet, les juristes sont d'accord pour préciser que reconnaître l'autorité parentale équivaut en fait à donner la prérogative à la mère. La chose est telle parce que si le pouvoir du côté du père est un pouvoir essentiellement symbolique, le pouvoir du côté de la mère est un pouvoir d'abord réel. A tel point que la future mère ne le tolère pas toujours, ce pouvoir réel : ainsi, un des

enjeux de la névrose obsessionnelle féminine, me semble être de ne pas supporter le pouvoir réel qu'elle pourrait avoir sur son enfant, et ceci fera qu'elle pourra aller jusqu'à remettre en question la possibilité d'une maternité. La mère a un vrai pouvoir sur la vie de son enfant. Le pouvoir du père, en revanche, est un pouvoir essentiellement symbolique. Il y a dès lors une dissymétrie entre le peu de pouvoir symbolique de la mère et l'importance de son pouvoir réel d'une part, l'importance du pouvoir symbolique du père et son peu de pouvoir réel, d'autre part. Il est évident qu'à partir du moment où nous faisons s'équivaloir le pouvoir symbolique de la mère à celui du père, nous lui donnons en fin de compte la suprématie.

Gardons simplement en tête que chaque fois que nous glissons du côté de l'évitement ou de la suppression de la dissymétrie, nous risquons de dérapier, puisque cette dissymétrie est structurale et inéluctable chez l'être humain ; chaque fois que nous voulons effacer cette dissymétrie, et en revenir à y lire une pure et simple symétrie, quelque chose va dérapier.

Vous savez très bien qu'aujourd'hui, pour le père, jouer d'autorité dans les familles n'est plus tout à fait de mode ni même de mise. On va très vite lui demander plutôt de justifier ce qui lui permet de prendre une position d'autorité. C'est plutôt difficile aujourd'hui de soutenir une telle position. Ceci est vrai pour la fonction paternelle dans la famille mais aussi pour la fonction d'autorité en général. Et si vous vous tenez à votre position, vous risquerez très vite d'être étiqueté comme tyrannique à moins qu'on ne vous dise pas que vous êtes à l'aube d'être totalitaire.

La question que l'on est en droit de se poser et que d'ailleurs Lacan s'est posé même s'il ne l'a pas fait explicitement, est de savoir ce qui est à l'origine de ce déclin du nom du père ? Nous pouvons identifier l'origine du processus dans le fait que nous avons substitué un social organisé autour de la science à un social organisé autour de la religion. Il est assez évident que ceci est une conséquence non seulement du succès de la science comme telle, mais plutôt de l'émergence du type de lien social ou du type de jouir ensemble qui se met en place à partir du moment où ce qui nous réunit c'est la place centrale conférée dans notre société à la science.

J'essaie d'être précis pour que ceci ne se confonde pas avec l'opinion selon laquelle ce serait à cause de la science que le père serait en déclin. Il semble cependant vrai qu'un social qui

s'organise avec la science comme centre n'est pas articulé de la même façon qu'un social qui s'organise autour de la religion. Pourquoi ? Prenons un exemple : avant la révolution astronomique de Galilée, Copernic et Kepler, la terre se définissait comme une surface circulaire dont Jérusalem était le centre. Le soleil se déplaçait alors selon une trajectoire circulaire, perpendiculaire à la surface de la terre. Il se levait à l'est pour se coucher à l'ouest et continuait son périple dans « les eaux d'en bas », jusqu'à sa réapparition le matin à l'est. Aussi bien l'heure était la même pour tous les hommes ; le soleil se levait et se couchait au même moment pour tous. Les découvertes du XVI^e siècle vont évidemment venir bouleverser cette harmonie ; la science ébranlera cette organisation qui avait le mérite d'authentifier un référent unique, car la question était désormais posée – à partir du moment où est pris en compte que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non l'inverse – de savoir quelle était l'heure de référence.

En 1600 eut lieu à Prague un colloque scientifique sous l'impulsion de Rodolphe II de Habsbourg, auquel participèrent les sommités de l'époque pour tenter de répondre à cette question. Cette dernière restera néanmoins sans réponse, car rien n'autorisant à déterminer de manière scientifique un méridien qui eût pu servir de borne-repère, il faudra attendre une décision purement arbitraire qui ne sera prise que près de trois siècles plus tard, en 1884 à Greenwich¹ ! Imaginons un instant le chaos dans lequel se seraient trouvés ceux qui auraient dû organiser des communications intercontinentales ; c'est aujourd'hui, en effet, que ces conséquences de la science nous concernent dans notre vie quotidienne ; ce n'est que depuis les voyages rapides ou l'utilisation systématique du téléphone que nous pouvons effectivement nous trouver en difficulté à cause des décalages horaires. Mais heureusement, le consensus de Greenwich nous met à l'abri de ce qui, sans l'acceptation de cette décision pourtant arbitraire, nous aurait valu un fameux désordre.

Cette petite histoire nous donne la mesure de l'ébranlement des repères qu'a suscité la substitution de la Weltanschauung scientifique à celle de

1

Nous devons cette histoire à D. LEMLER, « *Du Golem initiatique au robot domestique, d'un avatar du discours scientifique* », Apertura, vol. 2, 1988, et nous l'avons déjà rapportée dans notre ouvrage paru en 1993 aux éditions De Boeck : *De la maladie médicale*.

la religion : la fin d'une légitimité fondée sur l'autorité de l'énonciateur au bénéfice d'une légitimité fondée sur l'autorité que donne la cohérence interne des énoncés. C'est ce qui semble s'être passé lors du procès Galilée, qui n'est autre que le conflit entre quelqu'un qui dispose de l'autorité de l'énonciateur, qui est à cette place d'au-moins-un, Urbain VIII en l'occurrence, et quelqu'un qui argumente « *cela est scientifique !* ». C'est la première fois dans l'histoire qu'au nom de la science, on veut faire taire l'autorité de celui qui parle en lieu et place de l'énonciateur suprême. Pour la première fois donc, cette autorité séculaire a pu être remise en cause non pas au nom d'un énonciateur plus puissant, mais au nom d'un savoir d'énoncés cohérents. Cette mutation définit le passage d'un social où c'est le religieux qui primait à un social où c'est la science qui prévaut. C'est le passage d'un social où l'autorité de l'énonciateur, de celui qui est à la place de l'au-moins-un est centrale à une société où l'autorité est désormais reconnue à un savoir d'énoncé, à celui qui parle au nom de ce savoir d'énoncés. Nous passons du pouvoir du père au pouvoir de l'ex-pert.

Remarquez que c'est quelque chose qui modifie complètement les données du problème. Pourquoi ? Parce que cette façon de donner la place primordiale à la science, a des implications sur le fait d'épouser implicitement les autres présupposés de la science. Quels sont les implicites du discours de la science ? Je vous en donne quelques-uns.

Un premier, c'est que la science subvertit l'organisation des catégories du réel et du symbolique. Ce que Heidegger a appelé *le projet mathématique de la nature* fait que l'on met en point d'origine, un symbolique qui désormais prétend rendre compte d'un réel. Nous n'avons plus contrairement à ce qui s'est passé jusque là un symbolique amarré dans un réel. Il y a désormais une désintrinsication qui se produit : là où avant la naissance de la science moderne, Réel et Symbolique étaient intriqués, c'est un Symbolique qui, à lui tout seul désormais, prétend rendre compte du réel ; il oublie le réel d'où il est issu et il repositionne un réel au-delà de son jeu d'écriture – un réel auquel, dès lors, la science n'a de cesse de vouloir coïncider, en « oubliant » l'intrinsication dont pourtant elle prend compte. Deuxième point et qui est sans doute le cœur de la méthode scientifique, c'est que ce que vise la science, c'est à faire disparaître l'énonciation. Ce que le scientifique veut, c'est que l'énoncé qu'il produit puisse être transmissible et que pour

ce faire, il se soit affranchi de ce qu'il doit à l'énonciation. Dans un premier temps évidemment, cela produit ce qu'on appelle une communication scientifique, mais à l'étape suivante, cela provoque quelque chose sur quoi je veux insister, c'est que non seulement l'énonciation aura été effacée, mais aussi bien la trace de cet effacement.

Troisième point que je reprends tout simplement à une toute petite phrase de Lacan dans son séminaire consacré à *La relation d'objet*, où il parle du *caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*. Nous pouvons en effet penser que le discours de la science désinscrit le caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, puisqu'il prétend arriver à trouver l'objet, ce que nous connaissons bien sous l'appellation d'objet de consommation. Elle ne fait dès lors plus sa place au fait que de toute façon, une fois que nous sommes pris dans le jeu du signifiant, l'objet est perdu et donc implique la déception.

Quatrième trait. Ce qui va être amené par la science et par sa méthode, à partir du moment où elle va diffuser et infiltrer le social, c'est un gommage de la différence. C'est-à-dire justement l'effacement de cette irréductibilité des deux places différentes que j'ai évoqué, S1, S2 que véhiculent les lois du langage. Ce gommage de la différence que nous pouvons d'ailleurs entendre comme une forclusion du signifiant phallique, nous pouvons aussi la voir à l'oeuvre dans ce qui, dès lors ne vient plus soutenir la différence, ni la différence des sexes ni celle des générations. Nous allons donc devoir constater des effets de ce gommage : à propos de la différence des sexes, la mode est à l'unisexe, et de la différence des générations, comme vous le savez aujourd'hui, il devient difficile de soutenir qu'enfants et parents ne sont pas sur le même pied.

Cinquième trait. Désinscription de la catégorie de l'impossible. Puisque, évidemment, la contrainte sur quoi butte irréductiblement le langage, c'est la prise en compte de l'impossible, celle-ci pourrait bien être levée ; nous pourrions bien en lever l'hypothèque et ne plus considérer l'impossibilité que comme aléatoire, que comme un avatar momentané dont l'avenir et le progrès pourraient venir à bout. Bien sûr la science ne peut arriver à rendre entièrement compte du réel, c'est une impossibilité structurale, mais elle peut laisser l'espérer, s'écrier que si elle n'y arrive pas aujourd'hui, c'est demain qu'elle pourra y accéder, et de ce fait elle réduit l'impossibilité en la ramenant à l'impuissance. Nous pouvons très

bien percevoir pourquoi la méthode de la science porte en elle un voeu totalisant et évidemment aussi un risque totalitaire.

Sixième point. Un trait que nous avons déjà identifié, c'est que dans la logique de la méthode de la science, il y aura délégitimation de l'autorité de l'énonciateur au profit de la seule reconnaissance de l'autorité à la cohérence d'un savoir.

Septième point et dernier que je donnerai ici. Il y a désarticulation de ces deux registres que Lacan nous a bien appris à distinguer, à savoir le registre du savoir et celui de la vérité. Désormais savoir et vérité sont disjoints et le savoir, de ne plus être obligé de se confronter sans cesse à ce qui le fonde, peut se capitaliser et sans mettre en péril sa validité, « oublier » la question de la vérité. Ainsi, non seulement la science peut « oublier » le lieu d'où elle est issue, mais sa constitution en ensemble de connaissances s'organise sur la nécessité d'un tel oubli, ce qui a pu faire dire à Jean-Marc Lévy-Leblond « *qu'on parle généralement de scientificité quand on a affaire à un savoir dont les origines sont gommées* »¹. Spontanément donc, la démarche de la science moderne est portée à désinscrire ce qui la fonde, car c'est de cet oubli qu'elle tire sa puissance opératoire, et elle devra consentir à un travail supplémentaire de déconstruction pour repositionner correctement son point d'origine.

Voilà quelques constantes ou quelques traits qu'il nous semble devoir identifier dans ce qu'il en est des implicites de la méthode scientifique. Je ne veux donc pas dire que c'est la science qui est responsable de ce qui arrive à notre société. Mais je souhaite simplement montrer que, du fait de nous soumettre à un tel type de fonctionnement et d'en avaliser sans même le savoir les implicites, nous sommes comme contaminés et qu'il y a peut-être à prendre la mesure de comment cela infiltre ce qui fait notre rapport quotidien. Ceci pour ajouter que finalement, cette configuration semble mettre en place quelque chose qui ne s'était pas mis en place jusqu'à présent, à savoir un ordre symbolique que j'ai appelé, *virtuel*. C'est-à-dire un ordre symbolique qui n'a pas les caractéristiques de l'ordre symbolique tel qu'on le perçoit à partir de l'enseignement de Lacan justement. Mais un ordre symbolique qui vient se glisser comme un décor de théâtre entre

ce qui se passe effectivement au niveau des lois du langage et ce qui fait notre vie quotidienne. Ce décor de théâtre, il faut quelques générations pour le mettre en place et rappelons que précisément tout l'intérêt de cette configuration est à repérer dans le fait que non seulement, il y a effacement de la dimension de l'énonciation mais effacement de l'effacement c'est-à-dire qu'il faut au moins trois générations - comme pour ce qu'on sait être en jeu dans l'élaboration de la psychose - pour arriver à un système qui fonctionne tout seul et où on ne peut plus accuser quiconque d'avoir fait disparaître la place de l'énonciateur mais où simplement on se trouve en proie à un savoir d'énoncés qui a son autonomie propre et qui désormais de manière acéphale nous guide. Si tant est que le mot guide soit en ce cas, encore adéquat.

Cette promotion d'un symbolique virtuel peut aussi très bien être entendue comme venant désavouer l'exercice de la fonction paternelle. Puisque évidemment, promouvoir que tout est possible vient rendre caduc la fonction de celui qui se doit de soutenir précisément que tout n'est pas possible. Nous pouvons donc de ce fait soutenir ce que déjà d'autres ont soutenu à savoir, qu'effectivement nous nous trouverions dans une société incestueuse, dans une société où inceste et meurtre se trouve promus sans même que quiconque ne doive s'en faire le chancre.

Il est intéressant de remarquer que ce système a déjà fonctionné dans ce qu'on a pu repérer comme les totalitarismes et tout particulièrement dans le totalitarisme nazi. Je crois que nous pouvons identifier que nous avons déjà été anticipé historiquement et que nous ferions peut-être bien non pas de craindre voir réapparaître les mêmes fantômes à tous les coins de rue, habillés de la même façon mais plutôt de les repérer à l'oeuvre de manière beaucoup plus sourde, puisque aujourd'hui il ne serait plus nécessaire d'avoir un Führer pour être contaminé par une telle idéologie. Nous voulons parler de ce que nous appelons un totalitarisme pragmatique, c'est-à-dire que ce soit du seul fonctionnement qui nous guide de manière acéphale.

Il est aussi intéressant de noter les effets de tout ceci et de voir, à partir de ce que nous proposons comme lecture, qu'il est tout à fait simple d'interpréter pas mal de symptômes qui nous arrivent. Une des choses fondamentales étant évidemment le bouleversement de notre rapport à l'altérité. Puisque celle-ci, comme nous le savons, est corrélée à l'indisponibilité de l'objet, il est évident que dans un monde où on prétend ne

¹ J-M. LÉVY-LEBLOND, *L'Esprit de sel : science, culture, politique*, Fayard 1981, cité par G. FOUREZ, in *La Construction des sciences*, Bruxelles, De Boeck, 1988.

plus être soumis au *caractère décevant de l'ordre symbolique*, l'altérité bascule du même mouvement, et nous sommes dans ce que nous pourrions alors appeler une altérité virtuelle, c'est-à-dire une altérité du même, où effectivement on croit avoir affaire à l'autre alors que c'est un autre qu'on a purement et simplement construit. N'est-ce qui se passe quand vous jouez aux échecs avec l'ordinateur ?

D'autres choses sont tout à fait perceptibles comme l'instauration d'une perversion un peu particulière puisqu'elle serait artéfactuelle. Il ne s'agirait pas de sujets qui seraient pervers mais de sujets qui seraient invités plus que jamais à la perversion, c'est-à-dire à posséder l'objet sans l'arrière-fond de son indisponibilité irréductible

Du coup, évidemment promotion de la même-té, c'est-à-dire que désormais l'enfer a changé de nom : ce n'est plus *l'enfer, c'est les autres*, c'est *l'enfer, c'est le même*. Néanmoins, c'est toujours l'enfer !

Nous pouvons aussi voir se développer le surgissement de ce qui n'existait pas il y a quelques siècles si ce n'est sous la forme de ce qu'on appelait les rites de passage, c'est-à-dire de ces moments où il était convenu que la société venait tirer définitivement l'enfant des jupes de la mère pour aller prendre sa place dans le social et qui aujourd'hui est remplacé par ce qu'on appelle l'adolescence, et qu'on devrait appeler de ce fait l'adolescence. Puisque cela semble être l'effet sur notre histoire de ce que nous disposons d'un temps de plus en plus un long pour pouvoir passer de la période dite de l'enfant à celle de l'adulte. Temps qui s'éternise presque et dont un sociologue, François Dubet, nous montre bien que la seule chose qui fasse inscription du passage soit la survenue d'un enfant. C'est-à-dire que ce qui fait césure, ce n'est plus quand on quitte la maison, ce n'est plus quand on a un emploi, la seule chose qui fasse irréversible, c'est le réel de l'enfant. Comme si du symbolique ne suffisait plus à venir faire coupure.

Autre effet. Nous voyons bien que par rapport à cette infiltration par les implicites de la méthode scientifique à laquelle nous sommes confrontés, il va y avoir réactions et contre réactions. On va se défendre comme on peut, autrement dit. Il n'y a dès lors pas à nous étonner qu'on retourne à un fanatisme religieux, puisque la religion a été pendant longtemps le bouclier qui nous a protégé de ces difficultés. Ou autre manière de procéder, l'inflation du juridique, qui est aussi une façon de s'en remettre à des lois pour essayer de faire opposition à la contreve-

nance aux lois du langage. Nous pourrions évoquer ici encore beaucoup d'autres faits dits de société, tels le racisme que nous pouvons entendre comme surgissement du même, ou le curieux rapport que nous avons aujourd'hui à la violence puisque d'un côté elle nous envahit et de l'autre nous ne supportons plus la conflictualité, nous voulons du consensus tout le temps. Il y a un double mouvement qui paraît à première vue paradoxal, qui est qu'on ne supporte pas le conflit et qu'en même temps on voit tout à coup le surgissement de cette violence. Nous avons précisé que si dans notre social nous sommes contaminés par l'effacement de la différence des places prescrit par la méthode de la science, il est évident qu'il ne nous reste plus pour métaboliser la différence entre nous que de mettre des chiens de garde partout où pourrait surgir le conflit, et ainsi veiller au consensus permanent, ce qui se paye évidemment d'une paralysie de la décision. Et dans le même mouvement, devoir constater que lorsque les digues prennent l'eau, il en faut peu pour qu'elles s'effondrent et que la violence se déchaîne.

La victimisation participe du même effet, puisque, si on m'a promis que tout était possible, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas y avoir droit ; par exemple, si les anesthésistes aujourd'hui parlent de la douleur comme d'une *maladie*, et si par ailleurs on parle du droit à la santé, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas avoir droit à ce que la douleur me soit supprimée de l'existence. Ce n'est là que réponse du berger à la bergère : je m'adresse désormais au social pour qu'il m'enlève ainsi qu'il me l'a promis implicitement, ma difficulté d'exister.

Enfin et c'est quelque chose sur lequel nous voudrions insister, comme autre conséquence, c'est évidemment aussi une délégitimation du politique. Si la position de l'autorité de l'énonciateur est désavouée au profit de celle du savoir des énoncés, il est évident qu'on ne voit plus très bien ce que les politiques ont à faire, si ce n'est se soumettre aux experts. Le règne de l'ex-pert étant évidemment celui qui vient en lieu et place du règne du père.

Avec ce que nous avons avancé, devons-nous penser que c'était mieux avant ? Évidemment non ! D'abord parce que ce serait mensonge, ensuite parce que ce serait penser pouvoir revenir en deçà du progrès des sciences, ce qui est à la fois impossible et nullement souhaitable, enfin et

surtout parce que ceci ne resterait que sur le seuil de notre lecture et n'en tirerait pas conséquence.

Une modalité de *jouir ensemble* nouvelle, promue et induite du fait de la prévalence dans notre social de la méthode scientifique et des implicites qu'elle véhicule, s'est progressivement substituée au *jouir ensemble* qui organisait notre société occidentale autour du primat de la religion monothéiste.

Une société organisée autour de la religion - chrétienne par exemple - ne suppose pas que tous ses membres aient la foi, mais s'agence avec comme adage implicite: « il faut que l'église soit au milieu du village ! » Nous pouvons d'emblée voir les avantages et les inconvénients d'une telle disposition : structure au repérage stable et à l'orientation commode, consentement à l'insatisfaction mais penchant pour le centralisme, pour le dogmatisme, et pour la tyrannie. En contrepoint, une société organisée autour de la science impliquerait comme maxime : « toutes les boutiques de savoir - pour autant que celui-ci soit cohérent et validé - se valent » avec aussi des privilèges et des aléas : structure pluricentrique, organisation démocratique, idéal de justice distributive, mais perte de repères, crise de l'autorité et inclination pour le relativisme éclectique.

Ne pourrions-nous pas alors tirer parti d'interpréter cette transformation de logique collective comme relevant de la mise en acte d'une *bisexualité sociale* ? Si la vie sociale s'organise sur le mode masculin, organisée du côté de l'*Un*, c'est à dire autour de la présence d'une figure d'exception - d'un père - l'ensemble de ses membres se constitue en référence à cette place d'autorité. Nous pouvons reconnaître un fonctionnement social autour de la religion comme organisé selon une telle logique de *jouir ensemble*, la figure de Dieu - ou de son représentant terrestre, par exemple le Roi - tenant lieu d'au-moins-un à partir duquel la vie collective se met en place.

Mais dans la survenue d'une organisation sociale qui se réfère essentiellement à la science, ne pouvons-nous pas lire le « choix » d'une logique sociale qui va s'agencer côté droit de la sexualité, du côté de l'*Autre*, soit en se passant désormais de la présence de cet au-moins-un.

En passant d'un monde organisé autour de la religion à un monde où il n'y plus d'au-moins-un, certains ne sont-ils pas particulièrement mis à mal, laissés en souffrance et ne devons-nous pas lire toute une série de nouvelles pathologies aujourd'hui, comme des conséquences de cette migration d'un type de social vers un autre ?

Nous devrions dès lors être tout d'un coup extrêmement intéressés par les pathologies de l'émigration qui anticiperaient en quelque sorte ce que nous rencontrons déjà et qui se généralisera sans doute demain. Nous pourrions aussi par ailleurs ne plus tellement nous étonner de ce que l'inceste et le meurtre prennent de plus en plus de place à la une de nos quotidiens¹.

¹ Cet exposé ramasse quelques unes des thèses d'un ouvrage à paraître en octobre 97, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, aux Éditions Erès, Toulouse.